

LE CHROMATIQUE

Des couleurs sans censure

2022/2023

MAGAZINE

NUMÉRO 3

POLITIQUE

pages trois à cinq

**REPRÉSENTATION
& IMMIGRATION**

pages six à neuf

**FEMMES
& ENGAGEMENT**

pages dix à treize

**CULTURE
EN LUTTE**

pages quatorze à seize

En résistance !



Lycée général
et technologique
Joséphine Baker

CHOUF TOLOSA
REGARDS DES QUARTIERS
TOULOUSAINS



CINÉPHILÆ

*American
Cosmograph*

ÉDITORIAL

Par Mathilde Bonazzi (professeure de Cultures de Communication) et Dominique Burlot (professeure documentaliste)

Dans Le Chromatique #3, les étudiants du BTS Communication du lycée Joséphine Baker interrogent les formes de résistance contemporaines et leurs représentations au cinéma. Accompagnés par l'association « Chouf Tolosa » dans l'écriture journalistique, ils rendent compte des films qu'ils ont vus cette année dans le cadre de « Lycéens et Apprentis au cinéma » et racontent leurs expériences de spectateurs : ils analysent des personnages en quête de vérité, des scénarios qui manifestent un ordre social proche du désordre, les engagements essentiels d'une actrice d'aujourd'hui.

Puis, inspirés par la visite de l'exposition Portraits de France, les étudiants sont allés à la rencontre de figures toulousaines qui incarnent des engagements essentiels et militent pour les droits des femmes et des minorités, le droit au logement pour tous ou pour mettre les mots en scène quand la poésie parfois s'essouffle.

Ils ont écouté, ils ont entendu des mots pour dire les combats contemporains, ils les ont écrits, un dialogue s'est instauré, des convictions ont été transmises d'une génération à l'autre. Les étudiants ont ensuite portraituré ces figures extraordinaires. En Résistance ! Tel est le titre donné à ce numéro exceptionnel qui se propose de parler de cinéma mais aussi du monde comme il va et déraile, du monde comme il se manifeste aussi dans ses solidarités magnifiques et ses luttes exemplaires.

Le Chromatique, des couleurs sans censure

*Le Chromatique #3, un journal de 16 pages, réalisé au Lycée Joséphine Baker (Toulouse) par des étudiants de BTS Communication
Parution à l'automne 2023*

*Un travail encadré par Mathilde Bonazzi, professeure de lettres, et Dominique Burlot, professeure documentaliste, Lycée Joséphine Baker
Avec le soutien très précieux de Nabil Lazrak et Emmanuel Riondé de l'Association Chouf Tolosa*

Maquette : Hugo Oliveira des éditions Premiers Matins de Novembre, avec l'aide de Ilona Flèche et Talya Marquet

Régie Publicitaire : Agathe Capdevielle

Comité de rédaction : Sarra Belmiloud, Sakina Bendjebbour, Ainhoa Berrieix, Jeremy Bogi, Lotfy Bouziane, Agathe Capdevielle, Romane Creffier, Gaëlle Daragnou, Solène Dron-Séguy, Ilona Flèche, Ilyes Inoubli, Asala Lakhdar Barka, Maëlle Le Duigou, Talya Marquet, Wael Mechi, Solène Ndiaye, Yacine Oulad Slimane, Lucie Papaix, Radhuya Toumani

SOMMAIRE

POLITIQUE

- 3 « Chacun a sa place » /// Ainhoa Berrieix, Solène Dron Seguy et Ilona Flèche
- 4 En quoi L'Innocent et En Liberté ! montrent que la réinsertion est un sujet de société complexe ? /// Ilyes Inoubli, Jérémy Bogi et Wael Mechi
- 5 Salah Amokrane /// Jérémy Bogi, Ilyes Inoubli et Asala Lakhdar Barka

REPRÉSENTATION & IMMIGRATION

- 6 Résistance et cinéma /// Asala Lakhdar Barka, Yacine Oulad et Lotfy Bouziane
- 7 L'Innocent, un film déjà vu /// Romane Creffier et Sarra Belmiloud
- 8 Nahima Aftis /// Romane Creffier et Maëlle Le Digou
- 9 Du plumet au sommet /// Lotfy Bouziane, Wael Mechi et Yacine Oulad Slimane

FEMMES & ENGAGEMENT

- 10 Blouse blanche, colère noire /// Gaëlle Daragnou et Radhuya Toumani
- 11 Adèle Haenel : actrice engagée /// Ainhoa Berrieix et Ilona Flèche
- 12 Comment mettre en scène les femmes au cinéma en 1980 et aujourd'hui ? /// Solène Dron-Séguy et Talya Marquet
- 13 Blow Out : une vision de la femme chosifiée /// Gaëlle Daragnou, Radhuya Toumani et Solène Ndiaye

CULTURE EN LUTTE

- 14 Pourquoi Blow Out est-il un film culte ? /// Agathe Capdevielle
- 15 « L'art est une arme pour penser le monde » /// Agathe Capdevielle et Talya Marquet
- 16 « Donner plus à ceux qui ont moins » /// Sakina Bendjebbour et Sarra Belmiloud

« Chacun a sa place »

Portrait de Lucie Bonneviale, travailleuse sociale



Par Ainhoa Berrieix, Solène Dron Seguy et Ilona Flèche

LUCIE BONNEVIALE, conseillère en économie sociale et familiale, est attentive à l'inclusion des personnes en situation de précarité, d'exclusion ou de handicap. Veiller, accompagner, s'engager ou encore écouter, voilà les missions qui rythment son quotidien au sein de l'association « Cités Caritas ». L'engagement est un mot plein de sens qui guide le chemin de sa vie.

« Ici, c'est une ancre dans une société qui semble perdre le fil »

DONNER CONFIANCE AUX RÉSIDENTS

Ses longues boucles d'oreille colorées se balancent au fur et à mesure qu'elle évoque avec émotion son souvenir le plus marquant. Elle nous raconte avec nostalgie et fierté qu'autour d'un atelier pâtisserie organisé par la crèche, Louise*, une retraitée marquée par la vie, a renoué avec sa féminité parce qu'une petite fille de la crèche s'est intéressée à elle. Louise a pu jouer avec Rose, sourire à Rose, se faire belle pour plaire à Rose : au travers de la confiance sans faille que lui ont accordé Rose et sa famille, Louise s'est aimée un peu plus. Madame Bonneviale, les yeux brillants, nous dit avoir eu la sensation de tout gagner.

SECOUER LES MENTALITÉS, ŒUVRER EN FAVEUR DE L'INSERTION DES PLUS PRÉCAIRES

Lucie Bonneviale est animée par la volonté de changer les choses, de casser les clivages sociaux et de donner une chance à tous. Réapprendre à des personnes fragiles à habiter, à avoir des repères dans l'immensité de ce monde, c'est donc cela le cœur de son engagement, son dessein. La résistance, non pas dans le travail mais au plus profond de son être, son énergie et sa manière de

secouer les mentalités, c'est elle : Lucie Bonneviale. Une femme accueillante aux cheveux épais couleur ébène avec un chignon coiffé decoiffé. Elle porte un chemisier et un jean brut avec des chaussettes dépassant de ses baskets blanches. Chaque jour, Lucie se déplace à vélo en prenant avec elle son sac à dos gris et kaki. C'est une dame souriante, pétillante, fière et à l'allure vaillante. Lorsqu'elle nous parle d'elle et de son travail, elle regarde parfois ailleurs.

DÉNONCER LA SOLITUDE DES PERSONNES ISOLÉES ET PRÉCAIRES

Lucie est révoltée quand elle évoque les moments ritualisés que l'on partage en famille, Noël ou le Réveillon par exemple. Pour la plupart d'entre nous, c'est anodin de recevoir alors des messages d'invitation. Or penser à ces messages est extrêmement violent pour les personnes en situation d'isolement ou de précarité car elles n'ont pas la chance de vivre de telles occasions. Lucie parle des « angles saillants » de l'injustice. Cette image revient de nombreuses fois au cours de la conversation. Elle nous a reçues dans un bureau rond, comme si elle s'efforçait d'estomper les angles saillants, jusque dans sa vie même. ▢

C'est au 31 rue Peyrolières, dans son bureau toulousain, que nous avons rencontré Lucie Bonneviale, travailleuse sociale. Ici, elle œuvre, comme salariée de l'association Cités Caritas (créée en 1989), au déploiement d'un des plus beaux projets de la ville rose : « accueillir, accompagner et soutenir l'accès au chez-soi pour que chaque personne bénéficie d'un habitat digne, espace de stabilité, de sécurité et d'intimité, à partir duquel elle crée du lien social et participe au vivre-ensemble » (rapport d'activité de 2021, Cité la Madeleine).

Sa manière de parler de l'immeuble de l'hyper-centre, accolé à la Daurade, nous donne envie d'en découvrir les moindres recoins : la crèche « Les trois p'tits chaudrons », animée par une volonté de mixité sociale, la salle partagée où a lieu le café quotidien partagé avec les résidents qui ont traversé tant d'années d'isolement et ont parfois vécu dans la rue avant d'être logés ici.

En quoi *L'Innocent* et *En Liberté !* montrent que la réinsertion est un sujet de société complexe ?

Par Ilyes Inoubli, Jérémy Bogi et Wael Mechi

La réinsertion dans la vie active des ex-détenus est un véritable sujet de société dont le cinéma s'est emparé. Les récents films *En Liberté !* (LOUIS GARREL, 2022) et *L'Innocent* (PIERRE SALVADORI, 2018) traitent de cette thématique en mêlant humour et drame.

DEUX PERSONNAGES D'ANCIENS PRISONNIERS CONTRASTÉS

Dans les deux films, le personnage d'ex-détenu est présenté soit comme un homme marginal soit comme un homme qui tend à se normaliser. Dans *En Liberté !*, Antoine (Pio Marmaï) est désorienté depuis la fin de sa peine et a perdu tout code social. On peut le voir dans la scène où il sort de prison : il urine devant la maison d'arrêt et, dans le bus, parle seul à voix haute, crie sur une vieille femme et parle au chien. Sa déconnexion totale de la population le rend drôle malgré lui et le personnage suscite d'emblée l'affection des spectateurs.

Dans les premières scènes de *L'Innocent*, Michel (Roschdy Zem) paraît être un homme normal malgré son passage en prison. C'est sa tentative de réinsertion qui donne cette impression de normalité. En effet, il se marie et ouvre une boutique de fleurs. Sociable et bon vivant, son passé passe inaperçu : il pourrait être notre voisin. Il essaie de redevenir un homme sans histoire, un monsieur tout le monde.

QUELLE RÉINSERTION POUR LES ANCIENS PRISONNIERS ?

Ces deux films soulèvent le problème de la réinsertion. Le spectateur est amené à se demander si celle-ci est possible. À travers ces longs métrages, on comprend qu'il est très difficile de faire face à ses démons, à son passé et donc que la réinsertion est complexe et quasi impossible : dans les deux films, les anciens détenus retournent à leur activités criminelles.

Dans *En Liberté !* Antoine (Pio Marmaï) commet un braquage pour faire face à ses problèmes et être enfin coupable pour de vrai. Il a été condamné à tort et cela constitue un mal-être chez lui. Malgré sa sortie de prison, il se sent toujours prisonnier. Pour redevenir libre, il est persuadé de devoir faire le braquage pour lequel il a été incarcéré. Il met ainsi fin à cette injustice. Paradoxalement, pour se réinsérer, il doit devenir criminel.

Dans *L'Innocent*, pour ouvrir sa boutique, Michel (Roschdy Zem) emprunte de l'argent à une de ses connaissances qui s'avère être un criminel. N'ayant pas d'argent pour le rembourser, il est contraint de reprendre ses activités illícites. Il doit voler une cargaison de caviar pour rembourser sa dette. En dépit de ses efforts pour retrouver une vie banale, sa réinsertion est mise entre parenthèses et le personnage risque bien de perdre tout ce qu'il a construit depuis sa sortie de prison y compris son mariage.

Ces deux films permettent au public d'avoir une nouvelle perception de la réinsertion et de ses difficultés (voire de son impossibilité). Ces deux films nous parlent aussi de la récidive. ▢

au CINÉMA ABC
de Toulouse

LE MERCREDI
ET LE DIMANCHE MATIN

4,50€
LA SÉANCE

ET 6€ TOUS LES JOURS POUR LES -26 ANS

15-18 ans
pass Culture

13 rue Saint-Bernard 31000 Toulouse
Quartier Saint-Sernin - Ligne B Jeanne d'Arc
www.abc-toulouse.fr

abc

Salah Amokrane

Une vie dédiée à la lutte contre les inégalités

Par *Jérémy Bogi, Ilyes Inoubli et Asala Lakhdar Barka*

Le temps d'une après-midi, nous avons rencontré Salah Amokrane au sein des locaux de son association : TACTIKOLLECTIF. Tout de suite, il nous a mis à l'aise, nous a lui-même amené des chaises pour nous asseoir, a été souriant et chaleureux. Au cours de cet échange, nous avons évoqué sa vie et ses luttes.

Issu d'une famille d'immigrés algériens, assez ouverts d'esprit mais pas activistes, Salah Amokrane ressent l'environnement, dès son plus jeune âge, d'aller sur le terrain pour exprimer ses convictions. Selon lui, « tout le monde peut se faire entendre et faire bouger les choses à condition d'agir sans avoir de regrets, et d'avoir tout fait pour arriver à ses fins. »

Toute sa vie, Salah Amokrane lutte pour l'égalité sous toutes ses formes. En particulier contre le racisme et les inégalités sociales, auxquelles il a été confronté en tant que fils d'immigrés et jeune de cité. Durant sa jeunesse, il a connu la « Marche des beurs » qui, pour sa génération, a été un mouvement important, et a révélé chez beaucoup de jeunes un côté engagé enfoui en eux. À cette époque, il était âgé de 19 ans, déjà un peu politisé puisqu'il était en contact avec le parti communiste à la cité Bourbaki (Toulouse). Il a continué son parcours, et s'est engagé dans les associations, « Vitécric », « Tactikollectif » et « Motivé.e.s », qui ont vu le jour dans les cités des Izards. Les trois associations s'engagent comme étant le porte-parole des jeunes de quartier principalement. Selon Salah Amokrane, la première raison qui empêche certains changements, est le « cercle vicieux ». Il est coupé dans sa lancée par le bruit des travaux du voisin d'à côté. On patiente un petit

moment, il montre des signes d'agacement, puis il reprend en détaillant que « le jeune se sent méprisé vis-à-vis de ses pensées, ses idées, ses actions », qui selon lui, seraient « réprimandées ».

Visionnaire progressiste, défenseur passionné des droits des minorités, il défend cette lutte. « On témoigne beaucoup plus de diversité, notamment dans les médias, et aujourd'hui on met en avant les femmes dans la société ». Il marque un temps de réflexion pour nous donner un exemple sur cette progression, il semble ému de ce qu'il va avancer, puis nous parle de son ami Sébastien Peytavie, en fauteuil roulant, élu à l'Assemblée nationale. Son intégration est un moment marquant de l'histoire de France puisque l'Assemblée Nationale a dû réaménager ses locaux. Toutefois, cette évolution reste très incomplète, les discriminations continuent, « le fossé reste grand ».

Parmi ces discriminations, la lutte contre les violences policières et les contrôles au faciès. Pour lui, il faut réformer la police pour réduire le contrôle au faciès et renoncer à une politique du chiffre. On a abordé avec Salah la question de l'armement des



policiers selon leur zone ainsi que le motif de leurs interventions, et on lui a demandé son avis sur ce sujet. Il lutte donc pour revoir les méthodes d'intervention pour éviter les bavures et assurer la sécurité des personnes interpellées. C'est un problème auquel il fait régulièrement face car beaucoup de jeunes qu'il côtoie par le biais de son association sont victimes de ces contrôles sans réel motif. La semaine dernière, il est venu aider un jeune qui devait se rendre dans les locaux de son association car ce dernier a subi une intervention « rugueuse ».

La question de l'écoute des victimes de violence domestiques est aussi un enjeu essentiel pour Salah Amokrane. Il estime qu'en France il existe des dispositifs mais qu'ils ne sont pas assez développés et qu'il faudrait prendre exemple sur l'Espagne où il y a une baisse importante des violences faites aux femmes grâce à des moyens publics importants. ▢



BLOW OUT est un thriller psychologique de Brian De Palma dans lequel Jack, un ingénieur du son interprété par John Travolta, enregistre un soir des ambiances pour les besoins d'un film et capture un accident de voiture dans laquelle se trouvait un candidat aux élections présidentielles. Jack est convaincu d'un complot politique. Il plonge dans le lac pour venir en aide aux victimes de l'accident et parvient uniquement à sauver la jeune femme, Sally, présente dans cette voiture. Convaincu qu'il s'agit d'un meurtre planifié, Jack mène une enquête et s'engage dans un jeu dangereux où sa vie ainsi que celle de Sally sont menacées.

Résistance et cinéma : La vision de Brian De Palma

Par Asala Lakhdar Barka, Yacine Oulad et Lotfy Bouziane

BRIAN DE PALMA : une critique sociale qui commente et illustre, parfois de façon exagérée, les injustices et les inégalités dans des œuvres cinématographiques telles que *Blow Out* et *Scarface*.

BLOW OUT : MISE EN SCÈNE D'UN COMLOT D'ÉTAT

De manière très subtile, De Palma traite le complot, la manipulation, l'injustice et le pouvoir du plus fort. On le remarque dans plusieurs scènes du film. Ainsi, quand Jack témoigne, lors d'un interrogatoire, avec un policier manipulateur qui l'incite à mentir : le dialogue tourne court. Plus tard, Jack se voit suggérer par les membres du gouvernement de "tout oublier" de l'accident, et de ne pas en parler afin de ne pas nuire à la réputation du gouverneur. Ce thème de la manipulation, traité par De Palma, est aussi présent quand les membres du gouvernement proposent de l'argent à Sally pour qu'elle démé-

nage, change de ville, disparaisse et se taise.

JACK : UN PERSONNAGE AU RISQUE DE LA VÉRITÉ

Malgré tous les obstacles qu'il rencontre, Jack lutte pour faire éclater les mensonges et les manipulations, et utilise les preuves sonores qu'il a enregistrées pour suivre sa quête. On le voit donc dans une scène, très intense, écouter l'enregistrement de l'accident, travailler la bande, l'améliorer pour mieux refléter la réalité, superposant les sons à une suite de photographies saisies le même jour, créant ainsi une séquence du drame. Jack crée une preuve visuelle et sonore contre ceux qui le censurent

et le privent de sa liberté d'expression. Le montage/mixage permet de révéler la vérité. Comme son personnage Jack, Brian De Palma a recours au montage et notamment aux screen-split (division de l'écran pour montrer plusieurs images simultanément) : le réalisateur et le personnage construisent l'image pour la rendre parlante. Quand Jack tente de diffuser l'enregistrement, il reste seul : aucun journaliste ne le croit. Finalement, Jack est victime de la mise à sac de son studio d'enregistrement : les bandes sont saccagées, la vérité étouffée.

Brian De Palma parvient, par le montage des plans, le cadrage et la bande-son, à créer une atmosphère de

REPRÉSENTATION & IMMIGRATION

tension et à transmettre les émotions des personnages (la peur, la frustration, l'inquiétude). Il met en lumière l'importance de la vérité en politique et démontre que le pouvoir est souvent utilisé pour dissimuler des crimes et condamner des innocents. Ainsi, il fait réfléchir ses spectateurs et les garde éveillés.

SCARFACE ET LA MISE EN QUESTION DU RÊVE AMÉRICAIN

Brian de Palma montre aussi son engagement politique et social dans *Scarface* (1983). Le film raconte l'histoire de Tony Montana, un immigré cubain des années 80 qui arrive à Miami pour vivre le rêve américain, comme il le dit lors de la récupération de son visa auprès de la douane : il croit

en "la vie de rêve". De tels aphorismes sont nombreux dans ce long-métrage, ils marquent les esprits, fascinent. En effet, les dialogues des films de Brian de Palma ont traversé les époques et les parodies sont nombreuses depuis 1983, notamment dans le rap. Dans le film *Scarface*, la réussite mafieuse du héros est immédiatement suivie d'une descente aux enfers : le héros se heurte à des difficultés avec son banquier qui a du mal à blanchir l'argent, avec sa femme lasse de l'entendre parler affaires, avec la police qui l'attrape suite à une mission ratée. Tony se drogue, il tue son ami, sa sœur meurt. Il connaît une fin tragique. Après l'ascension, c'est la chute.

Dans ce film, Brian de Palma montre et explique les dérives du rêve américain, du danger de vendre de la

drogue, du fait que l'argent divise et que l'on finit toujours par payer du mal que l'on fait. Tony Montana n'est pas un exemple à suivre. Brian de Palma montre aussi la difficulté de "réussir" quand on est issu de l'immigration ; ainsi, au début du film, Tony galère avec son meilleur ami dans un fast-food, les conditions sont déplorables, Tony s'agace et prononce cette célèbre phrase, devenue culte elle aussi : "j'ai les mains faites pour l'or, elles sont dans la merde". Les métaphores disent que, quand on est en bas de l'échelle, on peut trouver des emplois honnêtes (mais ingrats), mais qu'il est difficile de s'enrichir et de s'élever socialement. En extrapolant, on peut aussi comprendre que les immigrés ne sont pas considérés dans la société. ▢

L'Innocent, un film déjà vu

Par Romane Creffier et Sarra Belmiloud

L'Innocent, film français sorti en 2022, raconte l'histoire d'un fils qui essaie d'ouvrir les yeux de sa mère amoureuse d'un ancien détenu. Un film qu'on a l'impression d'avoir déjà vu. Critique.



Ce film accumule les clichés et ennuie le spectateur sur la durée. La relation amoureuse de Sylvie et Michel, un ancien détenu, la scène où Abel avoue ses sentiments à Clémence, celle où Abel (le fils) observe tout ce que fait

Sylvie (sa mère) parce qu'il se méfie de son beau-père, ancien détenu, réactivent des clichés de la comédie romantique et du film policier. Les scènes de poursuite avec les flics sont surjouées et peu réalistes. Ce film manque terriblement d'originalité.

C'est dommage que la plupart des scènes du film aient manqué d'originalité car deux scènes auraient pu faire la différence.

Tout d'abord, la scène d'acting. Clémence et Abel répètent la scène de braquage devant Michel qui fait office de metteur en scène. Abel n'arrive pas à se lâcher pour jouer son rôle, Clémence joue l'amoureuse, elle le joue si bien qu'on s'y laisserait prendre, tout le monde d'ailleurs finit par y croire,

même Abel et surtout nous, les spectateurs. CUT. Le spectateur réalise qu'il assiste à une scène d'acting. C'est drôle et bien pensé.

Deuxièmement, le braquage. Pour détourner l'attention d'un chauffeur de poids-lourd qui transporte du caviar, et pendant qu'a lieu le braquage des précieux œufs noirs, Abel et Clémence, au restaurant, rejouent la scène romantique répétée précédemment. Très vite, ce n'est plus de l'acting mais une discussion sincère, tellement sincère que le chauffeur du camion intervient, prend part à la discussion, essaie de régler leur dispute. Cette scène est cocasse et nous a fait rire. ▢

Nahima Aftis

Parcours d'une institutrice engagée

Par Romane Creffier et Maëlle Le Digou

Nous avons rencontré à l'école Didier Daurat de la Reynerie la professeure des écoles, NAHIMA AFTIS, qui nous a parlé des luttes qu'elle mène, notamment contre le racisme.

C'EST ICI MA PLACE : APPRENDRE À LIRE À DE JEUNES ÉLÈVES

« **C'**est juste que tu n'as pas la bonne gueule », attaque Nahima, enseignante depuis 20 ans dans une école primaire du Mirail. Issue d'une famille algérienne d'ouvriers, Nahima a grandi avec ses parents qui ne savaient ni lire ni écrire. Le racisme, elle en a été victime.

Une rencontre qu'elle a faite étant très jeune l'a énormément marquée et la touche encore à l'heure actuelle. « J'ai eu la chance de rencontrer un vieux papy qui était tout seul et habitait dans le même immeuble que moi à Paris. Il m'a permis d'être une bonne élève à l'école alors que mes parents ne savaient ni lire ni écrire. Et surtout il m'a autorisée à me dire que je pouvais être une bonne élève à l'école. » Ce papy pouvait travailler avec elle « pendant des heures et des heures où tout devenait possible. » Il est mort quand Nahima avait 13 ans : « Je m'en souviendrai toute ma vie. Je me suis dit qu'il était hors de question que, parce que je m'appelle Nahima, je ne puisse pas. »

Ça lui tenait à cœur d'apprendre la lecture aux autres en ayant vécu cette difficulté : « ça fait partie de mon histoire, c'est ici ma place. » Extrêmement peu de personnes racisées travaillent pour l'Éducation Nationale, remarque-t-elle : « Je me souviens que dans les

listes aux concours de l'enseignement, il n'y avait pas beaucoup de noms à consonance maghrébine ou d'Afrique subsaharienne. On se sent un peu isolé... » C'est parfois dur pour Nahima car certains collègues tiennent des propos racistes sans le savoir. « L'Éducation Nationale, en tant que système, véhicule du racisme », affirme-t-elle. Le fait de cumuler d'être une femme et « racisée » n'améliore pas les choses.

Nahima est engagée dans son école mais aussi dans sa classe : pédagogique, elle recourt à la pédagogie Freinet qui consiste au partage du pouvoir et des savoirs dans une classe organisée sur la coopération et l'autogestion.

RÉSISTER AU RACISME

Nahima nous fait part de sa résistance au racisme et à la dangereuse montée des idées d'extrême-droite. Elle nous parle aussi de sa place en tant que femme maghrébine au sein d'un syndicat. « Je voulais me défendre aussi collectivement. » Lutter contre l'injustice a été sa principale motivation pour devenir syndicaliste. Aujourd'hui encore, certaines choses ne lui semblent pas juste dans son travail d'institutrice, « la hiérarchie lui hérise les poils ». Nahima fait d'ailleurs partie d'un syndicat où il y a une vision anti-hiérarchie.

Et pourtant, dans le milieu syndical aussi, Nahima déplore l'invisibilisation des minorités. Étant la seule personne

« racisée » du syndicat à s'investir, elle entend parfois certains syndicalistes dire « nous, les blancs ». Alors ses poils se hérissent à nouveau.

L'anti-colonialisme, l'anti-racisme et l'anti-fascisme sont les causes pour lesquelles Nahima milite. Depuis 2 ans, son syndicat participe à l'organisation d'un « week-end anti-colonial autour du 17 octobre 1961 » (« Le massacre du 17 octobre 1961 est la répression meurtrière, par la police française, d'une manifestation pacifique d'Algériens organisée à Paris par la fédération de France du FLN, dans un contexte de guerre d'indépendance algérienne », Wikipédia). Le syndicat organise également des manifestations autour de la mort de Clément Méric, militant antifasciste, tué à ses 19 ans par des gens d'extrême-droite. Selon elle, il ne faut pas oublier ces violences. En parler l'émeut, « Ça fait beaucoup de mal, c'est affreux ! »

Elle met en avant une autre difficulté qui existe, notamment au sein des mouvements antiracistes toulousains : Au lieu de se dire « on est tous d'accord sur l'anti-racisme, on va plutôt se dire : sur ce point là on n'est pas d'accord ! » C'est dommage et contre-productif constate Nahima qui sait que le chemin à parcourir est encore long pour en finir avec le racisme et l'extrême droite. Mais elle reste motivée ! ▢

Du plumet au sommet

Portrait d'Hakim Amokrane

Par Lotfy Bouziane, Wael Mechi et Yacine Oulad Slimane



LA MUSIQUE COMME UN JEU

Hakim Amokrane est né dans une famille d'immigrés algériens, assez ouverte d'esprit mais pas militante. Il avait hâte d'entrer sur le terrain pour exprimer ses convictions depuis qu'il était enfant. Ce « terrain », comme il le dit si-bien, c'est la musique.

« Je voyais la musique comme un jeu », c'est ce qu'il répète lorsqu'on lui a parlé du début de sa carrière. En effet, avant d'avoir sorti le célèbre morceau engagé « Tomber la chemise », Hakim Amokrane que les 10 années précédentes ont été remplies de bons et de mauvais moments. Durant ces 10 années, le groupe français Zebda a sillonné les 4 coins de la France pour faire des petits concerts qui ne leur rapportent pas grand chose, ni sur l'aspect pécuniaire ni en popularité. Forcément le groupe n'arrive pas à vivre de sa passion qui lui tient énormément à cœur.

Ce qui a pu engendrer quelques doutes parfois au sein du groupe.

ZEBDA ET LE COSMOPOLITISME MUSICAL

Inspiré de leur enfance et de leurs différentes références multiculturelles, le groupe Zebda a été influencé par un mélange de styles musicaux, notamment la musique arabe, le reggae, le punk et le rock. D'après Hakim, cette inspiration cosmopolite est une « richesse » pour « la musique » et pour leur « éducation ». A cause de cette éducation mélangeant la culture algérienne des parents et la culture française de leur jeunesse, le groupe a aussi connu des discriminations.

CHANTER CONTRE LES INÉGALITÉS ET LES DISCRIMINATIONS

Hakim Amokrane et son entourage se sont battus pour l'égalité sous

Vous devez sûrement le connaître en tant qu'auteur compositeur, chanteur et interprète du célèbre titre « Tomber la chemise » de Zebda ! Aujourd'hui nous avons rencontré un autre HAKIM AMOKRANE, l'enfant de parents kabyles, l'enfant de la cité Bourbaki à Toulouse. Il nous a fait le plaisir de nous accueillir dans son studio pour parler de sa réussite dans le milieu musical en tant que personne issue de l'immigration.

toutes ses formes. Notamment contre le racisme et les inégalités sociales, auxquelles ils ont été confrontés en tant que fils d'immigrés et jeunes hommes des quartiers populaires. Très jeune, Hakim connaît « la Marche des beurs », un mouvement « très important pour notre génération » nous explique-t-il.

En utilisant ce mélange des cultures, pour lequel ils étaient critiqués toute leur jeunesse, Hakim et le groupe Zebda interprètent leur musique pour sensibiliser les gens aux problèmes sociaux et politiques, tels que le « racisme, la discrimination et l'injustice que nous avons nous-mêmes subis ».

Enfin, grâce aux efforts, au travail fourni pendant 10 ans et aux opportunités qu'ils ont pu saisir, Hakim et son groupe ont interprété : « Tomber la chemise », une chanson très populaire de Zebda qui est sortie en 1999. Elle est devenue un grand succès en France et en Europe. La chansonw parle de la nécessité de se libérer des contraintes sociales et de s'amuser. ▢

Blouse blanche, colère noire

Portrait de Lucie Lambert, infirmière, féministe et syndicaliste

Par Gaëlle Daragnou et Radhuya Toumani

Infirmière, féministe, syndicaliste, Lucie Lambert nous confie son ressenti et son expérience sur les nombreuses luttes auxquelles elle fait face.

« **F**ières ! Vénères ! Pas prêtes à se taire ! On est fières ! Vénères ! Pas prêtes à se taire ! » voici l'un des nombreux chants scandés lors des manifestations et repris par Lucie Lambert pour libérer la colère des manifestants, et la sienne.

Dans les locaux de l'Union Syndicale Solidaire 31, dont elle est membre, nous rencontrons une jeune femme avec un style atypique et extravagant, une joie de vivre et un humour décalé ainsi qu'une hyper activité hors normes. Voici Lucie Lambert (trente huit ans), infirmière féministe, activiste et syndicaliste. Signe particulier : une licorne suspendue à l'oreille gauche.

Lucie Lambert a spontanément énoncé son nom de famille car selon elle, les femmes ne sont pas assez représentées dans la société et leurs noms sont méconnus. Lucie Lambert, qui se présente donc ainsi, est pleine d'ambition et de motivation. Elle a la bougeotte : elle est partie vivre au Maroc durant six mois il y a quelques années. À son retour, elle s'est rendu compte du privilège d'être blanche en France. Par la suite, elle s'inscrit à l'école d'infirmière car elle souhaite effectuer des études courtes et professionnalisantes. Son altruisme la pousse à poursuivre dans cette voie. Elle travaille actuellement au CHU de Toulouse, à Purpan, en réanimation.

SYNDICALISTE ET FÉMINISTE

Depuis 2019, Lucie a rejoint un syndicat afin de faire valoir ses droits. Elle souhaite se faire entendre et a pris l'initiative d'être la porte voix de tous et toutes les salarié.e.s qui se battent quotidiennement contre les problèmes liés au travail. Et si nous utilisons ici l'écriture inclusive, c'est que cette rencontre nous l'impose : Lucie Lambert mène un combat qui concerne toute la société, celui du féminisme. Elle milite contre les inégalités homme/femme (par exemple le partage des tâches domestiques), ou contre les violences sexistes et sexuelles. Elle lie ses deux combats, le féminisme et le syndicalisme, pour en faire une force.

Pour elle, être syndicaliste et féministe n'est pas incompatible. Lucie Lambert apprend de ses combats syndicaux afin de les injecter dans ses combats féministes, et inversement. « Tous les combats sont égaux et méritent de se faire entendre ! », voici les mots de Lucie Lambert. Elle a eu l'opportunité de participer à un congrès au cours duquel le harcèlement sexiste a été dénoncé.

Étant très impliquée dans ses engagements, elle devient activiste en arrivant à Toulouse, il y a cinq ans. Elle ne cesse



Photo prise par Dominique Burlot lors de la manifestation contre la réforme des retraites à Toulouse.

de se battre pour diverses causes telles que la lutte LGBT, le racisme ou bien encore contre le machisme auquel elle fait face régulièrement dans son travail, mais aussi dans son syndicat. Dans ce lieu, les comportements machistes ne sont pas tolérés. Lucie Lambert rêve de faire converger tous ces combats, elle appelle à la convergence et à une union entre tous les manifestants afin de faire valoir les droits de tous.

Louise Michel, Alice Coffin ou bien Audre Lorde sont les premières inspirations féminines de Lucie Lambert. Elle prend exemple sur leur parcours de femmes militantes dans le but de transmettre, comme elles, des principes et des valeurs. En vertu de ses engagements, Lucie Lambert souhaite effectuer un master GEPS (Genre, Égalité et Politiques Sociales) dans l'intention d'avoir un apport plus théorique et une vision plus poussée et concrète. Elle veut promouvoir l'égalité et lutter contre les discriminations.

UNE FEMME INSPIRANTE

Durant l'entretien, nous avons pu voir la détermination et la rage que possède Lucie Lambert afin de

FEMMES & ENGAGEMENT

combattre. Suite à notre entretien, elle nous a proposé de participer aux nombreuses manifestations actuelles et de nous battre avec elle contre la réforme des retraites. Lucie Lambert est

reconnaissable dans les cortèges grâce à un symbole qui lui est propre, une « blouse blanche, colère noire » qu'elle arbore fièrement pendant les manifestations. Lucie Lambert est une femme

inspirante qui nous a transmis son savoir et son énergie débordante. Nous sommes sorties grandies de cet entretien et nous avons appris beaucoup sur les différentes causes à défendre. ▢

Adèle Haenel : actrice engagée

Par Ainhoa Berrieix et Ilona Flèche

ADÈLE HAENEL scande la réalité des coulisses du 7^{ème} art.

ADÈLE HAENEL : JUSTICIÈRE SUR GRAND ÉCRAN

Réalisé en 2017, le film *En liberté!* de Pierre Salvadori insiste sur les injustices auxquelles nombreux sont confrontés dans notre société actuelle. Adèle Haenel y joue le rôle d'une jeune inspectrice de police qui a soif de justice et de vérité. Elle est Yvonne qui découvre que son mari, le capitaine Santi, héros local tombé au combat, n'est pas le policier courageux et intègre qu'elle croyait mais un véritable voyou. Elle va finalement croiser le chemin d'Antoine, injustement incarcéré par Santi pendant huit longues années. Dans le long-métrage, elle se bat pour réparer des erreurs qu'elle n'a pas commises. Son ambition : rendre le monde un peu meilleur.

ADÈLE HAENEL : MILITANTE ANTI-CAPITALISTE

Adèle Haenel combat les iniquités aussi bien dans ses rôles au cinéma que dans sa vie : elle est l'icône d'un temps et de la liberté. C'est une actrice engagée et elle le revendique. En effet, elle est une militante activiste. L'actrice anticapitaliste se dresse contre un système libéral où seul l'argent est la finalité. Dernièrement, suite à toutes les manifestations contre la réforme des retraites, Adèle Haenel a appelé à la grève générale.



ADÈLE HAENEL : LE COURAGE D'UN ENGAGEMENT FÉMINISTE

Le milieu du cinéma est encore très largement masculin : seulement 39,7% des personnages sont joués par des femmes dans le cinéma selon une étude réalisée par le collectif 50/50. Nous le savons : dans l'industrie du cinéma, les femmes restent sous-représentées que ce soit devant ou derrière les caméras. Les hommes, réalisateur, scénariste, producteur, ont le pouvoir : ce sont eux qui règnent. Pourtant Adèle Haenel, engagée pour la cause des femmes, est la première actrice de renom à dénoncer les violences sexuelles dans le milieu du cinéma : elle a révélé avoir été victime du réalisateur Christophe Ruggia lorsqu'elle était jeune. À la suite de cette

révélation, nombre des hommes haut placés dans l'industrie du cinéma furent eux aussi accusés de viols et d'agressions sexuelles. Parmi eux de grands noms comme Gérard Depardieu ou encore Roman Polanski. La prise de parole des femmes, encouragée par le mouvement #MeToo, a permis de faire savoir que les viols et les agressions sexuelles sont bien plus courants que ce qui est souvent supposé. En 2020, durant la cérémonie des Césars, Adèle Haenel s'est insurgée du sacre de Roman Polanski qui a reçu ce soir-là le César du meilleur réalisateur pour son film *J'accuse*. Polanski étant pourtant accusé de nombreux viols et d'agressions sur mineur. L'actrice s'est levée et a quitté la salle en criant « Honte ! Honte ! » ▢

Comment mettre en scène les femmes au cinéma en 1980 et aujourd'hui ?

Par Solène Dron-Séguy et Talya Marquet

Depuis les années 80, la représentation des femmes au cinéma a évolué de façon positive. Leur place était problématique et les femmes étaient souvent stéréotypées : *Blow Out* (BRIAN DE PALMA, 1981) illustre les clichés. Récemment, *L'Innocent* (LOUIS GARREL, 2022), et *En liberté !* (PIERRE SALVADORI, 2018) mettent en représentations stéréotypées des femmes.



ANNÉES 80 : BLOW OUT ET LES STÉRÉOTYPES FÉMININS

Commençons par l'étude du personnage de Sally joué par Nancy Allen dans *Blow Out*.

Sally est une jeune femme qui combine plusieurs facettes, à la fois pétillante mais naïve elle incarne à la perfection le cliché sexiste de la petite bonne femme mise en scène au cinéma dans les années 80.

C'est la petite blonde souriante qui plaît beaucoup aux hommes physiquement, et pour couronner le tout, son métier est maquilleuse.

C'est un personnage plus que stéréotypé qui nous apparaît : en effet « on n'imagine pas qu'une femme dotée d'intelligence puisse monter dans une voiture qui est censée se faire accidenter ». Durant le film, Sally est manipulée par un homme, Manny, qui en échange d'une somme d'argent lui demande de corrompre des hommes politiques. Cette situation l'a rendue vénale.

Mais Sally n'est que le jouet des hommes qui se servent de son physique comme d'un appât. Au fil du temps, elle se surprend même à tuer Manny pour se libérer de ses griffes.

ANNÉES 2020 : DES PERSONNAGES FÉMININS LOIN DES CLICHÉS

Les deux personnages que nous allons évoquer sont Clémence (interprétée par Noémie Merlant) dans *L'Innocent* et Yvonne (interprétée par Adèle Haenel) dans *En Liberté !*, deux personnages de femmes indépendantes et courageuses.

Dans le film *L'Innocent*, Clémence est la meilleure amie du protagoniste : Abel. Elle donne une image très pétillante, un peu folle. Elle est toujours présente pour Abel : Clémence épaula son ami en panique quand Sylvie, sa mère, veut se marier avec un homme sortant de prison. Le personnage de Clémence est amusant et déclenche les émotions des spectateurs.

L'actrice Noémie Merlant donne un vent de fraîcheur en apportant au rôle de l'authenticité. Elle n'en fait pas trop, elle joue sur les stéréotypes féminins souvent véhiculés par les films romantiques et policiers, les détourne. A l'occasion de ce rôle, elle se voit attribuer le César de la meilleure actrice dans un second rôle. L'une des scènes où nous trouvons l'actrice remarquable est la scène où Clémence, son meilleur ami et le nouveau époux de la mère d'Abel, doivent organiser le braquage d'une cargaison. Durant cette scène, nous

retrouvons la réplique la plus marquante et drôle de Clémence « Je veux draguer le chauffeur ! »

Quant à Yvonne, dans le film *En liberté !*, elle se sent coupable que son veuf, un flic ripou, ait mis un innocent en prison. Elle tente donc tout au long du film de rétablir une certaine forme de justice auprès d'Antoine, l'innocent jugé à tort. Elle l'accompagne dans sa douloureuse réinsertion, jusqu'à même s'introduire dans sa vie privée, établir avec lui une relation intime, pour tenter de réparer l'injustice commise sur Antoine, incarcéré pour rien.

Yvonne est une femme forte, une battante qui protège son fils coûte que coûte. Pour son enfant, elle maintient l'image héroïque du père et vante ses exploits dans les histoires du soir. Au fur et à mesure qu'Yvonne va découvrir la cruauté de son époux, l'image du héros sera ternie.

Ainsi, les représentations des femmes sont très différentes et l'écart est remarquable entre la place de Sally, dans *Blow Out*, et celles de Clémence et Yvonne, dans *L'innocent* et *En liberté !*. Les deux films les plus récents donnent une image réaliste des femmes et s'adaptent à l'époque dans laquelle nous vivons. Les personnages féminins sont dans l'air du temps ! ▢



Blow Out : une vision de la femme chosifiée

Par Gaëlle Daragnou, Radhuya Toumani et Solène Ndiaye

Blow Out est un film réalisé en 1981 par le cinéaste américain BRIAN DE PALMA. Le film a connu un grand succès néanmoins il prône l'utilisation de la femme pour assouvir les besoins de l'homme, notamment avec son personnage principal, Sally. Le film montre la stigmatisation de la femme dans les années 80.

SALLY : L'INSTRUMENTALISATION DE LA FEMME

Blow Out, film à suspense doté de scènes propres à la personnalité du cinéaste.

Dans *Blow Out*, un élément nous a marquées : Brian de Palma présente la femme telle un objet destiné à satisfaire les besoins de l'homme. Nous avons remarqué que Sally est très naïve, notamment auprès des hommes : elle ne cesse de se faire embobiner par leurs paroles. En tant que spectatrices en 2023, nous ressentons à travers le film la faiblesse de la femme face aux demandes des hommes. Sally, personnage féminin de *Blow Out*, est le stéréotype de la femme belle et élégante, fatale, mais dotée d'une intelligence inférieure à l'homme. La femme se résume à son physique : ainsi, le tueur en série ne s'attaque qu'à des femmes blondes et belles qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à Sally. Ce personnage est une femme fatale : elle joue de son

physique afin de soutirer de l'argent à des hommes haut placés, elle se définit comme un objet de séduction, ce qui lui permet de parvenir à ses fins. Dans l'une des dernières scènes, Sally se laisse complètement manipuler : elle suit les instructions de Jack sans tenir compte du danger qu'elle encourt. Elle obéit à Jack mécaniquement sans prendre conscience qu'elle va mourir.

Selon nous, le film *Blow Out* dévoile une image déshonorante et dévalorisante de la femme. Nous pensons que la vision de la femme a évolué dans notre société, mais il arrive malheureusement au passé de refaire surface. En effet, durant les années 80 mais aussi de nos jours, la femme fait face à de nombreux préjugés et de nombreuses injures de la part de l'homme. Elles sont victimes de sexisme et se font souvent violenter physiquement ou moralement. Elles ne sont pas considérées à leur juste valeur mais simplement par le prisme de leurs atouts physiques.

LA STIGMATISATION DE LA FEMME SELON MONA CHOLLET

Beauté Fatale de Mona Chollet modélise l'angle que Brian de Palma a voulu transmettre dans son oeuvre au sujet de l'inégalité de l'homme et de la femme dans la société, qu'elle soit actuelle ou plus ancienne. L'autrice d'essais littéraires, Mona Chollet, a sorti le livre *Beauté Fatale* (2012) à propos de l'instrumentalisation de la femme par la culture de masse. Mona Chollet dénonce par exemple l'exigence de la représentation des femmes dans les médias, représentation qui peut d'ailleurs altérer la confiance en soi de nombreuses femmes. Les injonctions à la beauté physique sont particulièrement nombreuses dans la société actuelle. *Beauté Fatale* explicite les mécaniques sexistes qui se déroulent quotidiennement dans notre société, le fait que l'homme n'ait pas besoin de répondre à des exigences physiques précises pour rentrer dans les normes contrairement à la femme qui doit encore répondre à certains codes de beauté. ▢

Pourquoi *Blow Out* est-il un film culte ?

Par Agathe Capdevielle

BRIAN DE PALMA, célèbre cinéaste Américain, a réalisé en 1981 *Blow Out*, un film culte. Trois ingrédients l'ont amené à ce succès mondial.

Ce film raconte comment Jack Terry, ingénieur du son et témoin oculaire d'un accident qui a coûté la vie à un candidat à l'élection présidentielle, cherche à prouver qu'il s'agit d'un assassinat. Il a une preuve : l'enregistrement sonore de l'accident.

Quand il sort en salle, *Blow Out* est annoncé comme un grand succès puisqu'il bénéficie d'un budget important, de la présence de la star John Travolta et de la réalisation par le célèbre Brian de Palma. Mais il s'avère être un bide cinématographique à cause notamment de l'histoire d'amour peu développée mais surtout de la fin très tragique. Le film est devenu culte par la suite, grâce à ses prouesses techniques épatantes, un jeu d'acteur spectaculaire, et un scénario glaçant. Il a été réévalué par la critique et en 2015, *Blow Out* reçoit 90% d'opinions favorables (source : Wikipedia).

DES PROUESSES TECHNIQUES

Les prouesses techniques font partie de l'appréciation du film. L'originalité de l'écran divisé (« split-screen »), du cadrage élargi puis rétréci, du montage mais surtout du talent de l'ingénieur du son rendent l'œuvre atypique. Nous voyons Jack (interprété par John Travolta) monter et donner vie à une bande sonore qui, associée à des photographies, reconstitue l'accident de voiture dans lequel un homme politique en vue est mort. Le montage sonore et visuel révèle le montage d'un assassinat.

Autre prouesse technique : l'actrice principale Nancy Allen, qui interprète Sally, souffrait de claustrophobie mais a quand même affronté sa peur en acceptant de s'enfermer dans un cube transparent qui se remplissait d'eau. Cette



scène à cette époque était compliquée à réaliser premièrement par sa technique et deuxièmement par la peur de l'actrice. Elle reste donc impressionnante de nos jours, surtout si l'on sait ce que l'actrice a enduré.

UN JEU D'ACTEUR EXCEPTIONNEL : JOHN TRAVOLTA AU SOMMET DE SON ART

Si le film plaît aux spectateurs d'aujourd'hui, c'est aussi grâce à la prouesse de l'acteur John Travolta. Brian de Palma souhaitait des acteurs de grande renommée et qu'il connaissait déjà : il a immédiatement pensé à John Travolta qui a apporté l'une de ses meilleures performances et était au pic de sa carrière. En raison de son jeu d'acteur, Quentin Tarantino a eu l'idée de l'engager plus tard pour *Pulp Fiction* (1994), l'un de ses plus grands rôles. L'actrice Nancy Allen, suggérée par Travolta, était à l'époque l'épouse du réalisateur Brian de Palma, ce qui a apporté quelques complications au sein de leur couple à force de trop travailler

ensemble. Cependant, Palma était très satisfait de son interprétation (source : Wikipedia).

LE TALENT DE BRIAN DE PALMA

Brian de Palma est un réalisateur avec de nombreuses références. Il a été inspiré par Alfred Hitchcock en créant des moments glaçants de paranoïa, d'effroi, de faux-semblants, de complots (comme par exemple avec les scènes de meurtres à répétition) pour produire un thriller de génie.

Il a aussi pensé à l'assassinat de John F. Kennedy – dont il a avoué avoir été obsédé – pour les premières scènes du film, afin de le rendre compliqué et aussi sombre que le meurtre en question.

Finalement, *Blow Out* a apporté de la nouveauté au cinéma, avec une histoire d'amour mise en arrière plan pour dévoiler la réalité et échapper au romantisme banal des autres films. Le final est tellement noir et extrême qu'il plonge le spectateur et le héros dans un échec monumental, et dans une tristesse infinie. ▢

« L'art est une arme pour penser le monde »

Rencontre avec Yann Valade

Par Agathe Capdevielle et Talya Marquet

Le directeur et programmateur de la CAVE POÉSIE, situé à Toulouse, soutient les jeunes artistes pour « interroger le monde », depuis 2015.

Assis sur sa chaise, dans la cour intérieure du théâtre, il s'exclame « Non mais c'est un sketch ! » en entendant des chants religieux dans la rue du Taur. Le genre de sketch qu'il goûte peu, lui qui s'est donné pour mission de diffuser des spectacles laïcs et profanes sur une scène de théâtre !

La Cave poésie, où il travaille depuis près de huit ans, est un lieu influencé par l'éducation populaire, courant militant. Ce théâtre est une « petite institution », un lieu associatif existant depuis plus de 50 ans à Toulouse. Yann Valade, malgré son engagement auprès de la « jeune création » à qui il propose une diffusion et des moyens pour « penser le monde », dit qu'il ne se sent pas légitime si on le caractérise comme un militant. Il pense qu'à son échelle, nous ne pouvons pas parler de résistance, surtout en sachant qu'il a observé et rencontré des personnes qui ont souffert de leurs luttes et peuvent, à juste titre, se présenter comme militantes. Il enchaîne : « L'été dernier, on a refait l'électricité à la Cave Poésie et il y avait un ouvrier iranien, il avait à peu près 25 ans, il parlait français comme il pouvait ». Cet homme avait fui l'Iran à 13 ou 14 ans parce qu'il défendait la liberté des filles sur un réseau social avec un groupe. Et un jour, son père, un militaire du régime, est arrivé en lui disant « Bon là il faut que tu partes sinon ils vont t'arrêter, te tuer ». Il avait à peine 13 ou 14 ans quand il traversait le Moyen-Orient, la Méditerranée pour arriver à Toulouse. Et maintenant, il se retrouve à faire l'électricité tout en



continuant à défendre, des années plus tard, la liberté des femmes en Iran. »

La Cave Poésie est un lieu dans lequel se rencontrent de nombreuses formes d'art. En lui demandant ce qu'est l'art pour lui, il rit : « C'est une question de bac ça, j'ai eu 5 en philo ! » Après une longue réflexion, il s'avance : l'art, selon lui, c'est « une arme pour penser le monde, un outil qui est là pour nous bouleverser, nous émouvoir, nous donner à penser. »

Il déplore que les jeunes aient une image un peu « poussiéreuse » du théâtre et de la poésie. Pourtant, lorsqu'ils vont s'intéresser aux paroles d'une musique comme du rap par exemple, c'est une forme de poésie et ça les intéresse. Pour Yann, oui il y a une sorte de désintérêt de la part de la nouvelle génération pour la littérature mais qui n'est pas vraiment lié à la classe

d'âge. Il met en cause plutôt la période que l'on vit. Et la Cave Poésie est là qui ne renonce pas ! ▢

AU CINÉMA
AMERICAN COSMOGRAPH
(24 RUE MONTARDY • 31000 TOULOUSE)
PROFITEZ DES SÉANCES
« HAPPY HOUR »

**4€
50**

- Mercredi : toute la journée
- Tous les jours : les séances avant 13h
- Mardi et Jeudi : les séances après 21h

RETROUVEZ LES HORAIRES ET LA PROGRAMMATION SUR :
www.american-cosmograph.fr



« Donner plus à ceux qui ont moins »

Dominique Burlot,
documentaliste en zone
d'éducation prioritaire

Par Sakina Bendjebbour et Sarra Belmiloud

« Le métier de professeur documentaliste, c'est planter des petites graines qu'on ne voit pas forcément pousser tout de suite, mais on sait qu'elles sortiront un jour ! » nous raconte DOMINIQUE BURLOT, documentaliste et militante syndicale que nous rencontrons au CDI du lycée Joséphine Baker (ancien lycée Rive Gauche) au Mirail, à Toulouse. Elle poursuit : « Pour moi, c'est important de trouver un cadre dans lequel tu peux faire vivre tes convictions. Tout seul, on n'est rien. »

Dominique est une personne qui apprécie de passer du temps avec les collégiens et lycéens afin de leur transmettre notamment le goût de la lecture. Selon elle, les livres nous ouvrent des portes vers des mondes où l'on peut trouver bien des réponses. « Je me souviens qu'au collège de la Reynerie, au Mirail, on menait des projets très intéressants. Par exemple, la mise en place d'une classe médias, des ateliers scientifiques, l'écriture et la mise en scène d'un conte avec un griot sénégalais et même l'accueil de femmes palestiniennes venues de Gaza pour une tournée en France. J'ai pleuré quand ce petit collège de quartier a fermé... »

Après des études d'Histoire et plusieurs petits boulots dans le privé, Dominique a acquis une expérience dans le routage et la manutention dans une entreprise de presse. Ensuite, elle a suivi une formation de documentaliste en entreprise. C'est à cette époque,

dans les années 90, qu'elle apprend l'existence d'un nouveau concours pour être professeur documentaliste dans l'Éducation Nationale. C'est ainsi qu'elle l'intègre et devient aussi militante syndicale. Elle défend fermement le droit fondamental à l'éducation pour toutes et tous. Toute sa carrière s'est déroulée en zones d'éducation prioritaire dans lesquelles il s'agit de « donner plus à ceux qui ont moins ».

Dominique est convaincue du rôle de l'école pour former des citoyens libres, capables de penser par eux-mêmes. Elle pense qu'il est important d'apprendre aux élèves à analyser les faits et les différents points de vue qui peuvent s'exprimer, à comprendre le monde dans lequel on vit, à trouver des outils pour se positionner et s'engager avec d'autres pour agir et changer ce monde.

Elle regrette que le système éducatif soit de plus en plus sélectif et prend

l'exemple de Parcoursup qui « trie, sélectionne et donc élimine aussi une partie des élèves. » Elle s'oppose à toute forme de sélection, que ce soit à l'école ou dans la société en général, car ça contribue à l'exclusion sociale et à des discriminations graves : sans abris, privés d'emploi, victimes de racisme ou d'homophobie... toutes ces injustices doivent être combattues. C'est aussi ce qui motive son militantisme en tant que syndicaliste. Elle se dit solidaire de ses collègues en contrats précaires comme les AESH qui accompagnent les élèves en situation de handicap, un travail important et pourtant peu reconnu.

Son rêve ? Une société socialement juste et égalitaire, réellement démocratique et qui permettrait à chacun.e de prendre la place qui lui convient, dans un cadre collectif et solidaire. Une belle idée qui pourrait aussi s'appliquer à l'École et au système éducatif ! ▢